

LIVRES

CAHIER F • LE DEVOIR, LES SAMEDI 21 ET DIMANCHE 22 FÉVRIER 2015



La ville de Barcelone la nuit

JOPSSENS/CC

Barcelone la séductrice!

Dans un grand roman-feuilleton, le Belge Grégoire Polet déploie l'étendard catalan

Barcelone! Sa vie nocturne, la Méditerranée et les sensations fortes. Les tapas. La sangria. Le cava. Les ramblas. Les voûtes gothiques. La Sagrada Família. La Boqueria. L'omelette aux patates ou aux champignons. Le design et la mode bariolée. La multitude qui déambule ici, qui s'agglutine là, dehors. Sa langue et sa nation. Le spectacle permanent des Catalans. Le Belge Grégoire Polet a tout mis dans son roman.

GUYLAINE MASSOUTRE

Qu'on pense à Leouch, à Altman, à Lucas, à Tarantino, à Resnais, à Soderberg, à González Iñárritu, à *L'auberge espagnole*. À tous ces films choraux, mosaïques de sketches et de sous-intrigues reliées au dessin de la représentation en grand-angle, bien centrée par le monteur. Il y faut du rythme, de la musique et du drame. L'esprit du feuilleton et de la fresque. Le sens du trait, de l'humour et de l'incandescence. Un génie épique, un public populaire et un récit volontaire, qui enfile les maillons de l'exploit.

Grégoire Polet, c'est ça.

Dans *Barcelona!*, à l'exception des joueurs de football, les noms sont fictifs, prévient l'auteur. Pourquoi? Réponse de John Donne: «*Aucun homme n'est une île, un tout, complet en soi [...]; la mort de tout homme me diminue, parce que j'appartiens au genre humain; aussi n'envoie jamais demander pour qui sonne le glas; c'est pour toi qu'il sonne.*» Merveilleuse prose de 1624! Hemingway en tira le titre de son grand témoignage sur les Brigades internationales dans la guerre civile. Polet la choisit pour orienter son roman.

On est donc à Barcelone, en 2008. L'histoire s'y déroulera

en quatre ans, dix parties et 64 petits chapitres, très vifs et dialogués. À la fin, c'est la crise et la paupérisation. Bien des Catalans pensent qu'une issue politique améliorerait leur sort. Sauf à vouloir attraper la vie elle-même, que dit cette fresque? Les personnages venus des romans précédents de l'auteur, est-ce un pur jeu de verbe ou la matière du réel?

Comme une bouteille à la mer

L'ennemi est toujours là. Gorgone, la droite économiste, se trouve en toile de fond. Ce qui plait tant à l'auteur, c'est la fulgurance qui y répond. La persévérance des Catalans, malgré tout ce qui a de quoi affoler. Au début du livre, on est dans le port, devant cette Méditerranée qui a vu tant d'aventuriers et de commerçants, depuis des milliers d'années. Pere Català y met les voiles.

Tournons le dos à la mer. La ville se presse, grouillante, bruyante, insensée. Il y a Barce-

lonetta, où un enfant se sauve et, rattrapé, est jeté dans un coffre d'auto; une robe de mariée *topless*; un cadavre aplati dans une cave; un gitan qui refuse de l'être; des rues défoncées, des chantiers et des poursuites; l'homophobie; la police corrompue; une prostituée découpée en morceaux; des quartiers fameux; des constructions insolentes; des faillites; le foot légendaire du Barça; des rêves triomphaux, la liberté, le cinéma.

Le roman rebondit, jet de nouvelles, sirènes. La ville s'excite, et l'auteur la voit par les yeux de la jeune Begonya, elle qui devrait partir pour New York mais qui hésite, tiraillée entre les rêves de sa famille et Barcelone. Les conversations, les faits divers, les anecdotes compressées font une chronique informée et précise.

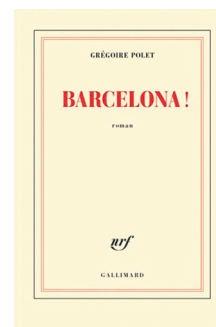
Polet anime un micro-trottoir imaginaire, se branche sur l'ur-

gence catalane, saisit le désespoir et les dangers, expose l'incontrôlable et l'anarchie, comme la débrouillardise de survie. «*Comme si le désespoir avait quelque chose de biologique*», avait écrit Lévi-Strauss en 1955 à propos de l'Inde et

des sociétés qui acceptent leur propre anéantissement. C'est ici l'inverse. Sauve qui peut.

L'action du roman est donc disséminée dans un branle-bas de péripéties. L'actualité est dans la rue, le boucan, la grosse musique et les flashes, les interjections, les interpellations. Les cambriolages, les vols à la tire, les agressions, les portables. Le grabuge. Le quartier déshérité, périlleux, des laissés-pour-compte de la Mina. Et en 2012, plein d'évictions. La classe moyenne dégringole, la fragilité devient alarmante, générale.

VOIR PAGE F 4 : SÉDUCTRICE



La **fatigue** (visuelle) du critique littéraire
Page F 5



Ce qui ne va pas dans nos **écoles** au Québec
Page F 6

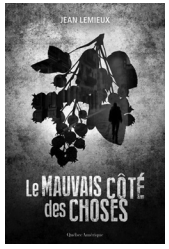
LIVRES

POLAR

Trompe-l'œil en série

MICHEL BÉLAIR

On connaît André Surprenant depuis son passage à Cap-aux-Meules, aux îles de la Madeleine. L'enquêteur a résolu là deux sombres énigmes (*On finit toujours par payer*, *La mort du chemin des Arsène*, La courte échelle, 2003 et 2009) avant d'être transféré à Beaufort, en banlieue de Québec, où il a tiré au clair une autre histoire difficile (*L'homme du jeudi*, La courte échelle, 2012). Mais voilà que, pendant que Jean Lemieux passait de son ancien éditeur à Québec Amérique, son personnage André Surprenant quittait, lui, la Sûreté du Québec pour rejoindre le Service de police de la Ville de Montréal (SPVM). On le retrouve maintenant à « Versailles », à l'escouade des Crimes majeurs, enquêtant sur un restaurateur italien assassiné dans une ruelle, la main droite tranchée.



Père manquant, fils...

Tout au long de l'enquête, l'auteur du crime semble deviner à l'avance chacune des initiatives de Surprenant et de son partenaire LP Brazeau qui, rapidement, en viennent à soupçonner un lien avec le trafic de drogue. Lorsqu'un deuxième puis un troisième cadavre à la main coupée apparaîtront sans prévenir et presque sans raison, comme pour faire dévier l'enquête, il



TJERK BARTLEMA

Pendant que Jean Lemieux passait de son ancien éditeur à Québec Amérique, son personnage André Surprenant quittait, lui, la Sûreté du Québec pour rejoindre le SPVM.

deviendra évident qu'une taupe sévit à l'intérieur même du SPVM. Surprenant verra du coup son enquête prendre des proportions étonnantes, d'autant plus qu'il est sur la piste de son père disparu sans laisser de traces alors qu'il était encore enfant.

Le traitement de ces trois enquêtes parallèles constitue

l'épine dorsale du roman. Les personnages de Lemieux sont tous crédibles et plus ou moins solidement campés selon leur importance. Du chroniqueur judiciaire à l'étudiante qui se prostitue pour payer ses études puis qui sombre, tout ce monde qui grenouille près de l'ombre du crime organisé est très justement décrit,

plausible et pertinent. Mais il y a surtout que l'on découvrira vraiment le personnage d'André Surprenant, qui n'était jusque-là qu'un flic un peu plus intuitif et plus « vite » que les autres. On le savait plus ou moins coupé de sa famille et l'on comprendra ici pourquoi. Le dénouement de cette partie de l'intrigue est d'ailleurs tout aussi étonnant que la résolution du crime et la découverte de la taupe.

Avec toutes ses allusions à Jacques Ferron, son écriture efficace et toujours juste, sa quête des origines et cette histoire en trompe-l'œil dans un milieu de ripous et de balances, ce *Mauvais côté des choses* est sans aucun doute le meilleur livre de Jean Lemieux. André Surprenant est maintenant un personnage arrivé à maturité, peut-être un peu parce qu'il a retrouvé ce père qui lui manquait, mais surtout parce que c'est un homme intègre aspirant à vivre des relations authentiques avec les gens qui l'entourent. Sans flâner, sans pouvoirs de superhéros ou de super-raisonneur « Asperger », Surprenant est un flic intelligent et profondément humain. Le meilleur de sa carrière d'enquêteur est à venir... et c'est une fort bonne nouvelle pour nous.

Collaborateur
Le Devoir

LE MAUVAIS CÔTÉ DES CHOSES

Jean Lemieux
Québec Amérique
Montréal 2015, 376 pages

POÉSIE

La liberté offensive de René Lapierre

HUGUES CORRIVEAU

Peu lui chaut, à René Lapierre, l'orthodoxie poétique. Tout lui sied. La narration comme le vers libre, la réflexion comme les citations. Lauréat du Prix du Gouverneur général du Canada, du prix Alain-Grandbois de l'Académie des lettres du Québec et du prix Estuaire - Bistro Leméac pour son dernier recueil, *Pour les désespérés seulement* (Herbes rouges), il faisait espérer beaucoup de son nouveau livre. Or, les recueils de Lapierre restent aussi déroutants et intensément bien écrits. Ils investissent divers

procédés d'écriture qui transgressent le prévisible poétique le plus élémentaire. Un drame narratif, sans l'ombre d'une velléité poétique, vient dévier les plus primaires conventions. Et comme toujours, les proses narratives se déplient et se transforment en vers libres, égarant les notions de genre, procédant à un détournement majeur du moindre précepte.

Le recueil débute par des vers libres qui s'ancrent dans un non-lieu, le poète écrivant « sur une portion de sable [...] au bord de la lumière ». « C'était terrifiant de blancheur », précise l'auteur.

Jeux

Mais, comme on doit s'y attendre chez Lapierre, son écriture dérape en un amalgame, une liberté offensive. On prévoyait le retour du personnage de Paschetti, depuis *L'eau de Kiev* (Herbes rouges, 2006), le revoici, tout droit sorti d'un pseudo-roman, lui qui se retrouve, en début de livre, bien gagné. Les proses narratives à saveur de roman d'espionnage ou policier racontent une histoire assez confuse d'agression entraînant la découverte d'une lettre

indiquant un rendez-vous et une adresse. Basculant dès lors dans un jeu d'écriture, évoquant ceux de Perec ou de Queneau, la scène est réécrite de nombreuses fois afin d'en cerner le meilleur point de vue. Mais alors, cela serait trop simple. S'accrochent aussi à ces proses des poèmes en vers libres et en italiques, d'abord sur la même page, puis tranquillement relégués en page de droite. D'une part, le monde des protagonistes humains et d'autre part, la venue de dieu... s'immiscant dans la pensée. Ah! dieu! Il s'imposera sous cent noms divers dans les *Écrits scandaleux*, au quatrième chapitre de la première partie.

Voir le monde

Quant à la seconde, elle déploie une poésie à portée

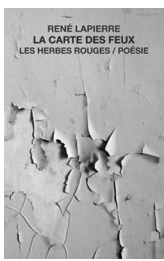
sociale, une poésie qui réfléchit le monde en regard des impératifs comptables ou des concessions que font les vivants quant à leurs aspirations à un supposé mieux-être. Entre mille exemples, retenons ce « Niveau huit : les vendeurs et les flics vous frappent à coups redoublés / pendant que les politiciens jouent de l'accordéon / aux chiens, de la cornemuse aux courtiers ». Tout y passe, de la pollution à la dissolution des droits, des impérialismes aux à-plat-ventrismes velléitaires. En fait, c'est l'humain, le trop humain, qui fascine l'auteur. Il en cerne les failles et les défaillances, les énergies et les atrophies avec un attachement presque scientifique.

Il faut avouer très simplement que René Lapierre écrit de grands livres. Propose-t-il des recueils de poésie convenus? Non. Mais des livres, si, et de bons : « *minérale bonté portée par le cœur froid des abysses, le cœur simple des géants* », recueil porté par « un homme / lent, on dirait / retenu ».

Collaborateur
Le Devoir

LA CARTE DES FEUX

René Lapierre
Les Herbes rouges
Montréal, 2015, 224 pages



LA VITRINE

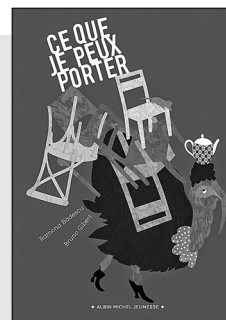


BANDE DESSINÉE

LE GUIDE DU MAUVAIS PÈRE,
TOME III
Guy Delisle
Shampooing
Paris, 2015, 192 pages

Jamais deux sans trois, dit la formule consacrée qui, au contact de ce troisième épisode du *Guide du mauvais père*, donne une étrange envie d'être plutôt contestée. Pas que l'assemblage de ces fragments de vie, dessinés par Guy Delisle et mettant en scène un père indigne avec des enfants-victimes de son manque d'empathie, de son humour noir, de son indolence exagérée, ne soit pas bon : la simplicité du dessin est toujours là, l'improbable des scènes décrites et l'immaturité du père aussi. Sauf que l'on a désormais l'impression de se promener en territoire connu devant un père qui incite son fils à aller voir pourquoi le briquet qu'il a jeté dans le feu n'a pas explosé ou encore qui horrifie une histoire pour enfants afin de s'en débarrasser. Dans ce cadre narratif, l'évidence des balises nuit à l'exaltation. Il y a dans l'air comme l'usure d'un concept ou l'expression d'un deuxième souffle que l'auteur n'aurait pas encore trouvé.

Fabien Deglise



ALBUM JEUNESSE

CE QUE JE PEUX PORTER

Texte de Ramona Badescu
Illustrations de Bruno Gibert
Albin Michel jeunesse
Paris, 2015, 40 pages

Il y a de ces livres pour « tout-petits » qui ne racontent pas d'histoire, mais qui bercent ceux qui lisent de telle sorte qu'ils ont envie de se le « faire raconter » encore et encore. Même quand ils sont devenus grands... La collection jeunesse d'Albin Michel offre nombre de titres qui tombent dans cette catégorie. Des ouvrages richement et abondamment illustrés, qui font économie de mots, riches de références culturelles qui font sourire. *Ce que je peux porter* en est un exemple éclatant, on pourrait même dire flamboyant, tellement les images colorées et déjantées de Bruno Gibert nous transportent dans des univers opposés qui se marient à merveille : ceux des contes usés, des maximes qui le sont tout autant, de la fantaisie pure, ou mâtinée d'absurde qui fait du bien dans ce monde trop raisonnable. Tout ça finit, à sa façon, par nous raconter une histoire échevelée. On y croise toute une galerie de personnages — pour la plupart des animaux —, d'objets, de personnages de conte qui se proposent de « porter » quelque chose auquel on les associe d'une façon ou d'une autre, ou pas du tout. Un renard veut tenir un fromage. Un éléphant, un service de thé en porcelaine. Pinocchio, Alice et Fifi portent chacun leur histoire et côtoient un dindon chargé de chaises et des crocodiles de « banlieue » occupés à déplacer un lit. Heureusement, tout ce remue-ménage, orchestré dans une langue réjouissante et malicieuse par Ramona Badescu, se termine dans une maison bien garnie avec une maman souriante. Que demander de plus?

Amélie Gaudreau

Lire de tout au Salon du livre de l'Outaouais

CATHERINE LALONDE

La 36^e édition du Salon du livre de l'Outaouais (SLO) débutera le jeudi 26 février, cette année sur le thème « Lire de tout... partout! ». Dans la foulée des dernières années, le SLO continue de chercher à rayonner hors les murs du Palais des congrès, qui accueille les stands des éditeurs, en essayant animations et lectures à l'université, dans les autobus de l'Outaouais, en tournée jeunesse dans plus d'une vingtaine d'écoles de la région.

Les invités d'honneur cette année sont la blogueuse et essayiste Catherine Voyer-Léger (*Métier critique*, Septentrion), l'auteur de *chick litt* Amélie Dubois (la série *Chick Lit, Ce qui se passe au Mexique reste au Mexique* et consorts, aux Éditions réunies), les auteurs de l'Outaouais et de l'Ontario français Loïse Lavallée (*Le muscle de l'étreinte*, Neigegalerie) et Eric Charlebois (*Le miroir mural devant la berceuse électrique*, David) et l'illustrateur jeunesse Philippe Béha. Guy Corneau (*Père manquant, fils manqué*, L'Homme) est président d'honneur.

Se faire dire, se faire lire

De nombreuses animations ponctueront ce SLO. Retenons la table ronde pensée par les libraires autour des nouvelles voix du roman que sont Blaise Ndala, Jean-Philippe Baril Guérard et Alice Michaud-La-

pointe (jeudi, 17 h); celle sur les fresques sociales qui réunira les très populaires Anne-Marie Scotte, Denis Monette et Pauline Gill (vendredi, 16h30); la soirée sur les défis et beautés de la traduction littéraire (vendredi, 18 h); la rencontre sur le roman policier à laquelle participeront Michel Vézina, Sandra Messih, Jean-Jacques Pelletier et le collègue François Lévesque (samedi, 16 h 30); la discussion sur la poésie « de la nouvelle garde », avec Eric Charlebois, Sonia Lamontagne et David Ménard (samedi, 17 h 30). Entre autres.

Côté jeunesse, Simon Boulé raconte son *Edgar Paillettes* jeudi et vendredi matin; un peu plus tard jeudi, Franck Sylvestre contera, rythmé par son tambo, *Diabou N'Dao et le lion* et Philippe Béha parlera, à plusieurs occasions, de son métier d'illustrateur.

Pour une troisième année, les autobus de la Société de transport de l'Outaouais, en collaboration avec le SLO et l'Association des libraires du Québec, proposent en téléchargement gratuit le premier chapitre d'une sélection choisie de livres, dont certains signés par les invités d'honneur.

Le Devoir

Jusqu'au 1^{er} mars, au Palais des congrès de Gatineau. Pour consulter toute la programmation du SLO : www.salon-livre-outaouais.ca.

RADIO-CANADA présente

Salon du livre de l'Outaouais

26 février au 1^{er} mars 2015
Palais des congrès de Gatineau

Lire de tout... partout!
Sous la présidence d'honneur de Guy Corneau

CARNET VISITEUR
slo.qc.ca
Planifiez votre visite

Photo: Camille Thibault

Gatineau Québec

Dale Gilbert

VIVRE EN QUARTIER POPULAIRE
Saint-Sauveur • 1930-1980

SEPTENTRION.QC.CA
LA RÉFÉRENCE EN HISTOIRE AU QUÉBEC

LITTÉRATURE

L'amour au temps des Patriotes

Gros plan sur un couple dans la tourmente de la Rébellion de 1837-1838

DANIELLE LAURIN



Après *Le sort de Bonté III* (Sémaphore), finaliste au Prix des libraires l'an dernier, Alain Poissant poursuit son exploration romanesque de la ville qui l'a vu naître: Napierville. Nous sommes de nouveau dans une ferme, au quotidien, dans le dur labeur des tâches à accomplir pour survivre, et dans l'enchantement de la nature aussi. Au début du moins.

Surtout, il y a l'amour, qui est toujours au rendez-vous, dans *T'es où, Célestin*? A ceci près que ce qui prenait lentement forme dans le roman précédent pour n'éclore véritablement qu'à la fin, c'est-à-dire la rencontre amoureuse déterminante qui change le cours d'une vie, se dévoile ici peu après les premières pages.

Nous retrouvons chemin faisant la magie du verbe de l'auteur, ses formulations fantaisistes, ses dialogues savoureux. Talent de conteur indéfinissable. Brisures de rythme, changements de points de vue, sens de l'ellipse. Personnages vus du dehors autant que du dedans: ils sont dans l'action tandis que se superposent leurs réflexions intérieures, leurs déchirements, leurs aspirations.

Sauf que le contexte a changé. C'est l'aspect tragique qui prend le dessus.

Il y avait bien, dans *Le sort de Bonté III*, une forme de désillusion. Face au pouvoir de l'argent, au matérialisme ambiant (villages qui se vident de leur jeunesse, nouveaux développements immobiliers qui défigurent les villages d'antan). Et, de façon plus large, désillusion devant la déshumanisation grandissante, le manque de solidarité.

Mais dans *T'es où, Célestin*?, le malheur frappe à répétition. Collectivement. La désillusion est totale. Seule la force des sentiments permet encore d'espérer.

Avant, pendant, après la Rébellion

Nous quittons le passé récent pour remonter le fil du temps et plonger dans une période pénible de notre histoire. Comme si nous y étions. On a beau connaître la fin, savoir ce qui s'en vient nécessairement, du moins collectivement, on se prend au jeu. On revit de l'intérieur les événements, avec les personnages. Par le biais d'un couple, en particulier. La question étant: comment vont-ils s'en sortir, eux, personnellement?

L'action commence peu avant la révolte des Patriotes, alors que la colère gronde dans la population du Bas-Canada désargenté, désavantagé, contre le gouvernement colonial britannique et ses oligarques. Nous assistons ensuite aux soulèvements de 1837-1838. Puis à la débâcle, à la défaite, au désastre, à la dévastation: maisons incendiées, emprisonnements, pendaisons, exils massifs...

La grande force de l'auteur consiste à alterner entre deux mondes connexes, sur le mode et pendant ce temps. Question

« Céleste voit bien la quête des maris et des fils dans ce qui s'est passé, justice du matin, justice du midi, justice du soir, elle voit aussi ce que toute mère douée pour voir voit dans le présent: la misère. Donner à manger, torcher, laver, coudre, tisser, quêter des légumes, de la viande, cuire, servir, tout d'un coup il n'y a pas que l'hiver qui paraît long, c'est toute la vie. »

Extrait de *T'es où, Célestin*?

ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Alain Poissant poursuit ici ce qu'on peut presque appeler ses chroniques de Napierville.

de mesurer l'ampleur des ravages, leurs conséquences.

D'une part: ce qui se passe sur le terrain, du côté des Patriotes. Non pas des grandes figures qui ont marqué l'histoire, même si les Papineau, Duvernay, Nelson et autres apparaissent en toile de fond, mais des anonymes. Des hommes pas du tout préparés, qui fomentent ensemble des plans d'attaque, s'arment (difficilement), se battent (péniblement), échouent (lamentablement), sont privés de leurs droits, de leur dignité, sont condamnés à mourir ou réduits à l'esclavage.

D'autre part: ce qui advient de leur femme, de leur famille, à Napierville. Comment survivre, privé de sa maison, de sa ferme, parties en fumée? Comment nourrir les enfants? Et comment savoir si le mari est encore en vie, s'il s'en sortira? Où trouver la force, le courage de continuer?

« Ce livre est basé librement sur les troubles de 1837-38 au Bas-Canada. Il est dédié aux oubliés de l'histoire des Patriotes, les femmes et les enfants », précise Alain Poissant en ouverture.

Nous faisons d'abord connaissance avec Célestin, illettré, orphelin dès l'enfance, célibataire endurci, qui a gagné sa croûte comme coureur des bois et bûcheron avant d'hériter de la ferme de son oncle à Napierville, son patelin natal. Devenu sédentaire, il sent la solitude lui peser, rêve de fonder une famille.

Suis-je patriote?

Après une cour en règle, qui donne lieu à toutes sortes de péripéties, Célestin épouse la belle Céleste. De toute évidence, ces deux-là étaient faits

l'un pour l'autre. Amour partagé. Et sexualité décoincée. « Elle n'était pas femme à rougir de se montrer, ni à s'empêcher de grouiller dans le lit. »

Quand Célestin est aux champs, il ne pense qu'à aller retrouver sa douce dans la maison. « Vrai que, même quand il ne pensait pas à elle, elle trouvait le moyen d'être avec lui. » Le premier enfant tarde à venir, mais une fois qu'il a montré le bout du nez, la marmaille s'agglutine. Bientôt, chaque membre de la famille aura sa tâche, participera à sa façon au bien-être du nid. C'est ce petit monde grouillant

de vie, cette bulle de bonheur tranquille, malgré la crise économique ambiante, qui seront éventrés. Petit à petit, on verra Célestin et les cultivateurs du coin prendre conscience de l'environnement politique, de la domination des *English*. Assez de se faire manger la laine sur le dos.

De fil en aiguille, Célestin en viendra à se questionner. Suis-je patriote? « Cette question-là aussi, Célestin reconnut que, s'il avait longtemps évité de se la poser, il ne pouvait plus éviter d'y répondre. Il se sentait Papineau. Il se sentait Nelson. Il se sentait Côté. »

Et ainsi de suite. Jusqu'à l'engagement total, celui devant lequel on ne peut plus reculer. Comment un citoyen tout ce qu'il y a de plus pacifiste en vient-il à prendre les armes? C'est un des aspects marquants du roman. Et puis il y a la question de l'avenir: après la défaite, et tout ce qui s'ensuit, quand on est un homme brisé, quand tout un peuple est maté, comment insuffler à ses enfants la fierté,

comment leur assurer une vie décente?

Les enfants, miséreux, affaiblis, sont eux-mêmes traumatisés. La mère, elle, frôle la folie. Pour elle-même, elle ne cesse de répéter: « T'es où, Célestin? » Il lui est encore possible d'espérer. Jusqu'à quand?

T'ES OÙ, CÉLESTIN?

Alain Poissant
Sémaphore
Montréal, 2015, 196 pages

PALMARÈS

Gaspard LE DEVOIR

Du 9 au 15 février 2015

RANG	AUTEUR/ÉDITEUR	CLASSEMENT PRÉCÉDENT (NB DE SEMAINES)
Romans québécois		
1	Journal d'un disparu	Maxime Landry/Libre Expression -/1
2	Baiser • Tome 1 Les dérapages de Cupidon	Marie Gray/Guy Saint-Jean 1/5
3	Sous l'emprise de Monsieur Addams	Marjorie D. Lafond/Les Éditeurs réunis 2/2
4	Des nouvelles d'une p'tite ville • Tome 1 1967, Violette	Mario Hade/Les Éditeurs réunis -/1
5	Les héritiers du fleuve • Tome 4 1931-1941	Louise Tremblay-D'Essiembre/Guy Saint-Jean 6/11
6	Un jukebox dans la tête	Jacques Poulin/Leméac 7/2
7	Le gazon... toujours plus vert chez le voisin?	Amélie Dubois/Les Éditeurs réunis 5/13
8	Le retour de l'oiseau-tonnerre • Tome 2 Perception	Anne Robillard/Wellan 4/4
9	Un voisinage comme les autres • Tome 4 Un hiver fiévreux	Rosette Laberge/Les Éditeurs réunis 3/6
10	La Malédiction • Tome 1 Le hameau des Fourches	Louise Simard/Goëlette -/1
Romans étrangers		
1	Elle et lui	Marc Levy/Robert Laffont Versilio -/1
2	Crossfire • Tome 4 Fascine-moi	Sylvia Day/Flammarion Québec -/1
3	Cinquante nuances de Grey • Tome 1	E. L. James/Lattès 2/2
4	L'effet papillon	Jussi Adler-Olsen/Albin Michel 1/3
5	Submission	Michel Houellebecq/Flammarion 3/4
6	Cinquante nuances plus sombres • Tome 2	E. L. James/Lattès 8/2
7	Cinquante nuances plus claires • Tome 3	E. L. James/Lattès -/1
8	Le jour où j'ai appris à vivre	Laurent Gounelle/Kero 5/3
9	Colère ardente	Richard Castle/City 4/4
10	The Women murder club • Tome 12 12 coups pour rien	James Patterson Maxine Paetro/Lattès 6/5

Essais québécois		
1	Jean-François Lépine, sur la ligne de feu	Jean-François Lépine/Libre Expression 1/15
2	Demain, il sera trop tard, mon fils	L. Page J. Naidoo K. Naidoo-Page/Stanké 3/2
3	Dérives de la commission Charbonneau	Louis Demers/Libeur 2/3
4	De remarquables oubliés • Tome 2 Ils ont couru l'Amérique	Serge Bouchard Marie-Christine Lévesque/Lux 7/10
5	Le roman sans aventure	Isabelle Daumais/Boréal 5/2
6	Les acteurs ne savent pas mourir	Alain Vadeboncoeur/Lux 4/17
7	Nos amis, les politiciens	Vincent Marissal/La Presse -/1
8	Ma vie rouge Kubrick	Simon Roy/Boréal 6/4
9	Une histoire philosophique de la pédagogie • Tome 1 De...	Normand Baillargeon/Poète de brousse 8/2
10	Confessions post-référendaires. Les acteurs politiques de...	Chantal Hébert Jean Lapierre/Homme -/1
Essais étrangers		
1	Nous sommes Charlie. 60 écrivains unis pour la liberté...	Collectif/Le Livre de poche -/1
2	Soeurs volées	Emmanuelle Walter/Lux 9/2
3	Y a-t-il un grand architecte dans l'univers?	Stephen Hawking/Odile Jacob 3/12
4	Le nénuphar et l'araignee	Claire Legendre/Les Allusifs 1/2
5	Le capital au XXIe siècle	Thomas Piketty/Seuil 2/38
6	François parmi les loups	Marco Politi/Philippe Rey -/1
7	Les oligarques. Le système Poutine	Christine Ockrent/Robert Laffont -/1
8	Le retour des djihadistes. Aux racines de l'État islamique	Patrick Cockburn/des Équateurs 6/3
9	La chair interdite	Diane Ducret/Albin Michel 8/4
10	Les usurpateurs. Comment les entreprises transnationales...	Susan George/Seuil -/1

La BTLF (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTLF reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

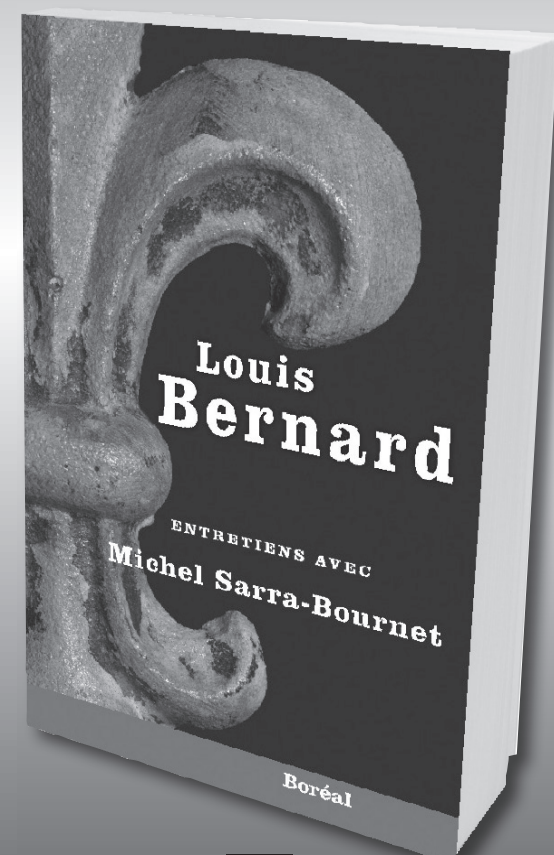
© BTLF, toute reproduction totale ou partielle est interdite.

Louis BERNARD

ENTRETIENS AVEC

Michel Sarra-Bournet

« Il a vu naître le Québec moderne. Et il en a bâti de grands pans en remplissant une série de mandats auprès de huit premiers ministres, de Jean Lesage à Bernard Landry, depuis 1965. À peu près inconnu du public, Louis Bernard reste un des commis de l'État les plus influents du dernier demi-siècle. »

Marco Fortier, *Le Devoir*

Boréal
www.editionsboreal.qc.ca



Essai
Collection « Trajectoires »
304 pages • 27,95 \$
PDF et ePub : 19,99 \$

BANDE DESSINÉE

Des destins en dessins

Mutations littéraires: deux romans forts se font recadrer

FABIEN DEGLISE

La trajectoire atypique du *Lbouquin* se confirme. Après avoir été sauvé de la petite valise rouge où il croupissait, 60 ans après son écriture, après avoir valu à son auteur le premier prix Renaudot remis à titre posthume, *Suite française*, ce voyage intérieur dans l'horreur, le tragique et l'absurde de l'Occupation, signé Irène Némirovsky, change désormais de cadre pour mettre sa terrible lucidité au diapason de la bande dessinée. La mutation a été menée par Emmanuel Moynot, l'homme qui a succédé à Tardi pour la suite des aventures de Nestor Burma (Casterman). Elle est remarquable.

Collé sur le premier chapitre de cette suite, *Tempête en juin*, écrite entre 1940 et 1941 pour survivre au vide, à la peur, à l'absurde d'une vie recluse dans un village bourguignon d'Issy-l'Évêque, le bouquin trace concrètement les contours de destins croisés marqués par la guerre, l'occupation du territoire français par les Allemands, les rafles et les déportations vers cette horreur qui marque encore les esprits 70 ans plus tard. Il y a les Michaud, les Corte, les Péricard. Il y a surtout, raconté dans le feu de l'action, cet exode à l'aube de l'entrée des troupes d'Hitler dans Paris, pour éviter le drame et tenter de redonner un sens à une existence dans un environnement où la haine de l'Autre a érodé les fondements du vivre ensemble et fait tomber les repères.

Le changement de cadre est habile, conservant ce regard simple et cru sur les rapports humains tels que décrits minutieusement dans ses petits carnets par Némirovsky, dont la carrière de romancière a été arrêtée en pleine ascension par un arbitraire aller simple vers Auschwitz. L'urgence de raconter est là, soutenue par un coup de crayon nerveux et surtout par ces tonalités de noirs et de gris qui habillent parfaitement cette chronique de temps bien sombre, que Denoël Graphic trouve avec raison nécessaire d'éclairer à nouveau et autrement. Pour ne pas oublier.

Un homme et sa dignité

Autre destin mis en case: celui de Santiago, ce vieil



Une illustration signée Emmanuel Moynot, tirée de l'histoire d'Irène Némirovsky, *Suite française*

homme qui, dans le Cuba des années 50, a un jour dû affronter la mer. La rencontre romanesque, sortie de la plume d'Ernest Hemingway, est devenue une pièce majeure de la littérature mondiale. Elle est ici librement adaptée par Thierry Murat, qui visiblement aime bien, par les temps qui courent, s'amuser sur l'échelle de classification des arts. En 2011, il a fait passer *Les larmes de l'assassin* (Futuropolis), roman patagoniste d'Anne-Laure Bondoux, du 5^e au 9^e art.

D'une transposition à une autre, l'artiste, spécialiste aussi de l'illustration jeunesse, confirme ici, avec ce *Vieil homme et la mer* (Futuropolis),

sa maîtrise de l'exercice — parfois périlleux — en faisant souffler comme un petit vent neuf sur une aventure forcément usée par un Pulitzer en 1953, un Nobel littéraire l'année suivante et bien des « lectures obligatoires » dans certains cercles scolaires. On la résume: 84 jours sans poisson. L'impression d'être malchanceux. Manolin qui s'en va voir ailleurs, puis la rencontre avec ce marlin qui permet à l'humain de prendre conscience de sa taille face à la nature.

L'esprit d'Hemingway est bien là, porté par une police de caractère semblant sortir tout droit de sa Underwood

Noiseless Portable. La touffeur, la langue et l'humidité d'une île, d'un territoire maritime, y sont également dans ces orangés, ces bleutés, ces redoutables effets d'ombre et de lumière, que Murat manipule avec soin et rigueur, dans un tout qui, comme le dit Manolin, met la vie en histoire, de manière bien belle et fort efficace.

Le Devoir

LE VIEIL HOMME ET LA MER

Thierry Murat
Futuropolis
Paris, 2014, 126 pages

SUITE FRANÇAISE

TEMPÊTE EN JUIN
Emmanuel Moynot
Denoël Graphic
Paris, 2015, 222 pages

SÉDUCTRICE

SUITE DE LA PAGE F 1

Sauver Babel

Mais il plane aussi une dimension d'invisible sur ce microcosme. L'appel de l'ailleurs, séduisant, mystérieux, fervent. Incarné par Veronica. Mais Barcelone s'accroche à

son histoire et interpelle ceux qui pourraient donner à chacun — média, citoyen — la force de continuer le chemin.

Prenez le temps d'observer. « Il y a une chose qui le fascine, Gavilán, plus hélas qu'elle ne le console, c'est l'extrême beauté de ces minuscules preuves d'échec et de la tristesse en général. » Gavilán est libraire, portrait bijou parmi d'autres, vibrant et

généreux « dans l'aimable atmosphère de la pensée », parmi l'« esprit loquace en silence » des livres qui l'entourent, voluptueux, volubiles; il a compris que les grandes œuvres du passé, telle *Coriolan* de Shakespeare, ne se sont jamais alignées sur l'inculture de leur temps. Il en sera la victime.

Barcelone offre au fil des pages un exemple de non-alignement — une « leçon sur la relativité du temps ». Étonnant, ce Bruno qui prend « un plaisir fou à lire les actualités du passé ». Tiens, le présent et le passé, ça se ressemble, comme les cafards dans les logements. Les destins courbes, brisés, il reconnaît cela. Barcelone, miroir de précarité et d'invention, voyez les congrès qu'elle attire, sans autre modèle qu'elle-même, par la force de l'intérieur.

Begonya, devenue fleuriste, doit maintenant payer un loyer à ses parents. Elle a envie de faire crever son angoisse, de « se sentir humaine et dégueulasse ». Rebondissement, elle trouvera l'amour en réalisant une commune utopique dans un squat, avec des Africains illégaux. Quant à Pere Català, retrouvera-t-il son port?

Barcelona! est une machine qui tourne, pas un roman à thèse, mais quand même une vrille dans ces politiques qui, partout, nous serrent la vis et nous diminuent. « Toujours cette ignoble tactique de la droite, qui profite de la crise pour faire passer le patrimoine public dans les mains du privé », dira Bruno, journaliste lucide qui voit ses collègues se faire licencier.

Ce roman sociologique, au

cas par cas, improvise sur la crête des existences gâchées, de l'innocence et de la folie qui déferlent, ces dernières années. Son symbolisme hisse en quelque sorte la bannière rayée, rouge et jaune étoilée des Catalans, leur espoir de s'émanciper des retours de l'histoire à ce qu'ils ne connaissent que trop, les dérives de la très grande pauvreté.

Alors, c'est comment, Barcelone? « Chhhhhrrrr, frrrrrruaaa, tchrrrrr, bouuuuuu, tchaca, baaah. » Un rythme, un ring, une pulsation.

Collaboratrice
Le Devoir

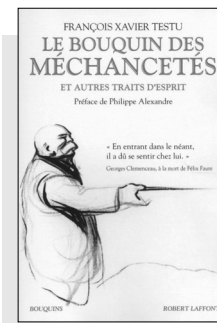
BARCELONA!

Grégoire Polet
Gallimard
Paris, 2015, 483 pages

Grégoire Polet

Né en 1978 à Bruxelles, Polet a publié six romans aux éditions Gallimard, dont *Madrid ne dort pas* (2005) et *Chucho* (2009), qui se passent en Espagne. Chucho, jeune Gitan des rues mal famées de Barcelone, se retrouve dans *Barcelona!*. Tout comme y passent le D^r Chandelez et sa fille Annabelle, sortis de *Leurs vies éclatantes* (2007), qui se passe à Paris. Diplômé de l'Université de Louvain, en Belgique, spécialiste de la littérature hispanique, il est aussi traducteur de littérature espagnole. Il vit le plus souvent en Espagne.

LA VITRINE

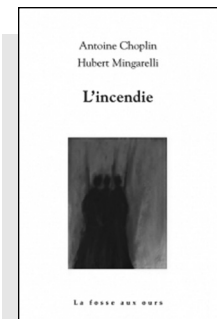


ESSAI

LE BOUQUIN DES MÉCHANCÉTÉS
ET AUTRES TRAITS D'ESPRIT
François Xavier Testu
Robert Laffont
Paris, 2014, 1184 pages

Charlie Hebdo n'a pas inventé l'humour corrosif. À preuve, ce *Bouquin des méchancetés et autres traits d'esprit*, fruit des nombreuses années de traque de François Xavier Testu. Si les paroles y sont souvent apocryphes, difficiles ou impossibles à vérifier, l'humour et l'intelligence sont bien réels et font sourire à répétition au long du millier de pages de ce monument de papier élevé à la liberté d'esprit. Une brique qui rassemble les méchancetés les plus drôles, de Saint-Simon à Clémenceau, Cocteau ou Sacha Guitry, sans compter toute une flopée de lords anglais à l'esprit incisif. Mots d'esprit, répliques célèbres, épigrammes, piques, bon mot ou saillie à l'image d'Alphonse Allais disant d'un roman de Liège de Pougy, célèbre danseuse et courtisane de la Belle Époque, intitulé *L'insaisissable*: « Dès le titre, on voit tout de suite que ce n'est pas une autobiographie! » Ou de ce commentaire de Churchill — « champion du monde incontesté » — es méchancetés spirituelles, estime l'auteur — à propos du général de Gaulle, avec sa grande taille et ses airs toujours un peu embarrasés: « Il ressemble à un lama femelle qu'on aurait surpris dans son bain. » Incluant les notices biographiques des auteurs ou de leurs victimes, cette somme est une amusante façon d'aborder l'Histoire à travers l'anecdote.

Christian Desmeules

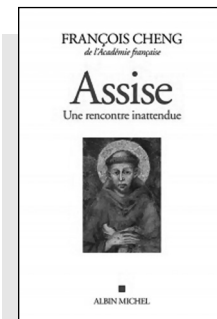


ROMAN

L'INCENDIE
Antoine Choplin et Hubert Mingarelli
La Fosse aux ours
Lyon, 2015, 81 pages

Pavle, de Belgrade en Serbie, et Jovan, de Puerto Madryn en Argentine, amis d'enfance, s'écrivent des lettres. On est quelques années après 1991. D'un côté, la guerre civile a fait rage. De l'autre, ce cauchemar est accueilli dans l'espoir que la tendresse puisse adoucir les pertes, dont toute guerre se fout éperdument. Que reste-t-il de vivant qui y fasse obstacle? Ces lettres toutes simples, signées par deux écrivains, disent la tendresse des hommes meurtris, qui évoquent leurs blessures en ménageant l'avenir. C'est un chantier en reconstruction par les mots. Une sorte, littéralement, de mots croisés.

Guylaine Massoutre



ROMAN

ASSISE
UNE RENCONTRE INATTENDUE
François Cheng
Albin Michel
Paris, 2014, 51 pages.

En 1961, alors qu'il vit d'angoisse, de solitude et d'isolement depuis son arrivée en France, en 1948 à 19 ans, celui qui choisit de se nommer François, lorsqu'il devient François en 1971, raconte son éblouissement à Assise, ville du saint de ce nom, l'homme qui parlait aux oiseaux. « La vue de ce haut lieu réveille en moi la réminiscence de la tradition du feng shui, la géomancie chinoise: un site exceptionnel est censé avoir le pouvoir de propulser l'homme vers le règne supérieur de l'esprit », écrit Cheng. Les épreuves traversées par ce saint ne sont pas oubliées. Dans les paysages sublimes de l'Ombrie, de la Toscane, du mont Subasio, de l'illumination à Saint-Damien, des Carceri où saint François a vécu, le pèlerinage inspire le natif de la Chine, l'homme du Tao. Tout capte son intelligence, jusqu'au *Cantique des créatures*, un chant universel composé par l'ermite au XIII^e siècle. La louange relève alors l'homme en peine. C'est ce que raconte joliment cet *Assise* de François Cheng.

Guylaine Massoutre



ESSAI

50 ANS DE LA PLACE
DES ARTS
Sous la direction de Louise Poissant
Presses de l'Université du Québec
Québec, 2015, 230 pages

Symbole de la modernité et du caractère international de Montréal pour l'ancien maire Jean Drapeau, la Place des Arts fête son 50^e anniversaire l'automne dernier. L'UQAM avait alors présenté un colloque sur son rôle dans la métropole, et ce livre regroupe les interventions d'une quinzaine de chercheurs et de gestionnaires du milieu culturel. Lire l'histoire de la PdA, c'est aussi comprendre « comment une ville exprime la culture ». Le maire Drapeau voulait en faire un lieu symbolique, avec cette grande salle qui faisait le lien entre l'est et l'ouest de la ville, sur les ruines fumantes du Red Light. Perçue lors de son ouverture comme étant la bourgeoise « place des Autres » par une certaine gauche, la PdA devient rapidement un lieu d'affirmation et de consécration pour la culture québécoise portée par le sentiment identitaire. Elle se mettra à produire elle-même des spectacles, ancrant encore plus sa présence dans le tissu culturel de la ville. Son histoire est également celle d'une constante expansion: avec la création de salles supplémentaires, l'arrivée du Musée d'art contemporain en 1992 et de la Maison symphonique dans les années 2000, la Place des Arts est maintenant le centre d'un nouveau Quartier des spectacles en pleine ébullition. Cinquante ans plus tard, elle demeure le plus grand complexe culturel du Canada et, pour les auteurs de ce livre, le véritable cœur de Montréal.

Paul Cauchon

Lancement *Spirale* (n° 251, hiver 2015)

Dans l'œil
de l'histoire
avec Georges
Didi-Huberman

Le lancement sera suivi
d'une table ronde animée par
Manon Plante avec Katrie Chagnon,
Georges Leroux, Guylaine Massoutre
et Alexis Lussier.

jeudi le 26 février à 18h00
Librairie le Port de tête
262 avenue du Mont-Royal Est, Montréal

info@magazine-spirale.com

Spirale Arts
Lettres
Sciences humaines

LIVRES

L'œil critique

CHRISTIAN
DESMEULES

Depuis ma table de travail, comme d'habitude, beau temps mauvais temps, je peux apercevoir le ballet des goélands qui griffent le ciel d'Istanbul. Mais ma vision périphérique me trompe ces jours-ci et j'ai souvent l'impression que ces volatiles sont deux fois plus nombreux qu'ils ne le sont en réalité.

Illusion d'optique? Fatigue accumulée? Il faut plutôt montrer du doigt les myodésopsies, si on arrive à les attraper. Des «corps flottants du vitré»: points, cercles, lignes, toiles d'araignée ou bibittes bizarres qui semblent se déplacer dans le champ visuel. Il s'agit en fait de minuscules masses gélatineuses qui se forment dans l'humeur vitrée de l'œil. Elles flottent là, comme entre deux eaux, et sont perçues comme des ombres par la rétine.

Au cerveau de faire la part des choses. Le mien, lui, ne semble pas pressé de s'y habituer.

Rien de très rassurant quand on dépend autant de ses yeux — pour lire et pour écrire, pour gagner sa vie. Mais avant d'aller solliciter un examen approfondi de la vue, je devrais peut-être me livrer à un examen de conscience. Je lis peut-être trop? Ou mal? Ou trop mal? Ce qui nous ramène à la question habituelle que l'on pose au critique, à moitié curieuse et à moitié accusatrice, toujours étonnante: lisez-vous vraiment les livres? Les lisez-vous au complet?

Combien de fois, pourtant, ai-je rêvé d'un autre moyen. Comme une transfusion, tenez. Il suffirait de s'étendre sur le dos, d'offrir son bras aux soins d'une habile préposée et de fermer les yeux. Il n'y aurait qu'une brève sensation de brûlure au creux du coude.

Le lecteur à la liseuse

On peut toujours rêver. En attendant de devenir aveugle (ou «vraiment» aveugle, diront les mauvaises langues), un autre danger guette le critique de profession: l'accoutumance au livre dans sa vie personnelle.

Parfois, oui, une Pléiade peut encore procu-

rer un léger frisson. Un amas d'infini qui peut tenir dans la poche d'une veste, avec son amalgame de sensations bien réelles: porter le livre à son nez, le feuilleter du pouce avec énergie pour en exciter les particules et libérer un bouquet unique de notes de cuir, d'encre, de colle et de papier aérien. Et toutes ces notes, futiles et fascinantes, qu'on lira peut-être un jour...

On pourra aussi développer de curieuses perversions, qui prendront plusieurs formes. Un essai épuisé sur le spiritisme au Brésil. Un récit de voyage introuvable commandé chez un bouquiniste *old school* de Glasgow. Un exemplaire de l'édition originale du *Vieil homme et la mer* «prélevé» dans la bibliothèque commune d'un hôtel en échange d'un San Antonio déjà passé entre plusieurs mains. Le premier roman d'une ancienne passion acheté un jour dans une librairie («C'est pour un cadeau»), lu quelques années plus tard et longtemps momifié dans son emballage de papier banal — qui me protégeait bien plus qu'il ne conservait le livre.

Mais depuis deux ans, il faut dire, je lis presque tout sur support numérique pour le travail. C'est rapide, léger et ça n'accumule pas la poussière. C'est aussi probablement néfaste pour mes pauvres yeux bombardés tous les jours de photons. Plus que jamais vulnérable au syndrome de fatigue visuelle, j'ai un peu l'impression d'être une sorte de cobaye. C'est ainsi que, par prévention, poussé par la hantise d'un décollement de la rétine, j'ai récemment fait l'achat d'une liseuse.

Nettement plus confortables pour les yeux, les Kindle, Kobo ou Sony Reader, contrairement au iPad et à son écran rétro-éclairé, utilisent la technologie du «papier électronique». C'est léger au creux de la main, pas très beau, toujours prêt. Pour la facilité de lecture et d'annotation des fichiers PDF, par contre, il faudra repasser. Terriblement poussif.

Amas matériel

Mais rien n'y fait: ma bibliothèque et son désordre organisé me manquent. Une tare qui est peut-être liée à un penchant inné pour la nostalgie et au fonctionnement de mon cerveau. Je possède une mémoire de puce. Et le simple effet de passer et de repasser chaque jour devant quelques rangées de livres choisis, palpés et déplacés — même de livres jamais lus



ILLUSTRATION LE DEVOIR

La fatigue oculaire et les myodésopsies guettent le critique littéraire, que les livres soient lus en version papier ou numérique.

— active des connexions neuronales insoupçonnées. Comme une sorte de magnétisme ou de recharge sans contact.

La liseuse est peut-être pour l'heure ce qui se rapproche le plus de l'injection. Mais à l'évidence, la technologie de la lecture numérique n'est pas encore au point et reste encore, elle aussi, un fantasme. Ses inconvénients demeurent encore trop nombreux: inconfort, lenteur, pauvreté de l'interface et personnalisation limitée.

N'en déplaise aux enthousiastes et aux prophètes de bonheur qui voient dans l'édition numérique des promesses sans fin, on peut aussi s'interroger avec une certaine inquiétude. La révolution numérique, avec son armada de bébélles aussi indispensables que périssables, est peut-être un tour d'écrrou de plus donné à la marchandisation de la littérature.

Certains nostalgiques du livre de papier se crispent. Tel Jean-Marie Blas de Roblès qui exposait dans son dernier roman, *L'île du Point Némio* (Zulma, 2014), sa vision sombre de l'avenir du livre: «L'important, ce n'était même pas qu'ils [les lecteurs] achètent des livres numériques récemment parus, mais qu'ils achètent encore et encore la possibilité de les acheter. Le même système que partout ailleurs, et qui fonctionnait à vide, comme le reste de l'économie. La bibliothèque numérique n'était qu'une variation moderne du péché d'orgueil, celui de parvenus pressés d'exhiber leur prospérité, s'entourant de livres tape-à-l'œil — voire de simples reliures vides — qu'ils n'avaient jamais lus et ne liraient jamais.»

Et le tape-à-l'œil, n'est-ce pas, peut prendre toutes sortes de formes. Même celle d'un goéland en trop.

LINGUISTIQUE

Le latin est-il vraiment mort?

Pour Henriette Walter, cette langue conserve une étonnante vigueur

LOUIS CORNELLIER

Il m'est arrivé de m'emmerder à la messe, mais, n'en déplaise à Brassens, cela n'avait rien à voir avec l'absence du latin. Quand on me parle, en effet, j'aime bien comprendre ce qu'on me dit et je n'entends rien au latin, cette langue morte qu'on n'enseignait plus quand j'ai mis les pieds à l'école. Alors...

J'ai toujours trouvé, d'ailleurs, que les chantes du latin, ceux qui disent, par exemple, que la connaissance de cette langue est un outil indispensable pour bien maîtriser le français, en faisaient trop et vivaient dans le passé. Pour bien parler et écrire en français, rien ne vaut, c'est ma conviction, l'étude du français. Les cours de latin, comme ceux de grec, ont certes des vertus, mais relèvent, de nos jours, d'une activité de spécialistes. Ils donnent une profondeur historique à notre connaissance du français, mais ne la conditionnent pas.

Or la linguiste Henriette Walter, dans *Minus, lapsus et mordicus*, affirme, «sans plaisanter», que «nous parlons tous latin sans le savoir». Cette langue, d'une certaine façon, est bel et bien morte, mais elle «donne encore d'incontestables signes de survie dans les



FRANÇOIS GUILLOT AFP

La linguiste Henriette Walter, dans *Minus, lapsus et mordicus*, affirme, «sans plaisanter», que «nous parlons tous latin sans le savoir».

échanges contemporains, aussi bien sous ses formes écrites et orales». Ce phénomène se constate surtout dans les langues romanes (italien, français, espagnol, portugais et roumain, principalement), mais aussi dans d'autres langues, comme l'anglais.

Une présence forte

Les mots «minus», «lapsus», «mordicus», «cérumen», «pénis», «et cætera», «ex æquo» et «statu quo»,

pour ne prendre que ceux-ci parmi des centaines d'autres, témoignent directement de la présence du latin en français. «Alias», «annus horribilis» et les abréviations «a.m.», «p.m.» et «i.e.» font de même en anglais, connecté au latin par l'entremise du français.

Le vocabulaire de l'informatique doit aussi beaucoup au latin. *Computer* vient du verbe *computare* (calculer) et «ordinateur», du verbe *ordinare* (mettre en ordre). Même francisés, les mots d'église ne cachent pas leurs racines latines. En science, surtout chez les naturalistes, le latin demeure un outil contemporain.

Cette histoire, racontée par une linguiste érudite, est passionnante. Le latin, rappelle Walter, «n'était à l'origine qu'un idiome rural sans grande prétention», parlé par des paysans. L'expansion romaine, qui s'étend du III^e siècle av. J.-C. à la chute de l'Empire à la fin du V^e siècle de notre ère, a fait du latin, mêlé de grec, la langue de la culture et de la science occidentales.

Des mots servant à désigner des réalités agricoles ont alors élargi leur signification. *Liber* désigne d'abord le «tissu végétal se trouvant entre le bois et l'écorce de l'arbre» sur lequel sont écrits les livres. *Pagina*, c'est une rangée de

vigne avant d'être la page d'un livre. *Versus*, participe passé du verbe *vertere* (tourner), désigne le geste du laboureur, qui fait tourner sa charrue au bout du champ, avant que le poète emprunte la méthode pour ses vers.

Sur sa lancée, Walter nous offre un petit cours de latin classique (système de numération, grammaire, lexique, phonétique) et une brève histoire des langues romanes, issues du latin vulgaire. À ces étapes, il faut s'accrocher, parce que les considérations savantes pullulent, mais la récompense est une démonstration éblouissante.

La leçon, pour nous, francophones, est limpide: on n'échappe pas facilement au latin, qui, même mort, continue de nous habiter et de se faire entendre. Aussi, maîtriser le français, c'est toujours, consciemment ou non, creuser un sillon entamé par un paysan du Latium, il y a plus de 2000 ans.

Collaborateur
Le Devoir

MINUS, LAPBUS
ET MORDICUS
NOUS PARLONS TOUS LATIN
SANS LE SAVOIR
Henriette Walter
Robert Laffont
Paris, 2014, 320 pages

Homosexualité 101

LOUIS CORNELLIER

Les homophobes ont des arguments pour appuyer leur intolérance: les comportements homosexuels seraient, disent-ils, contre nature, anormaux et non conformes aux préceptes des grandes religions.

Dans *Comment l'éducation sexuelle peut rendre plus intelligent*, un essai méthodique qui se veut une sorte de cours «Homosexualité 101», Patrick Doucet, professeur de psychologie au cégep Marie-Victorin, réfute, énergiquement et avec force arguments, ce discours homophobe.

Il rappelle que, même si l'hétérosexualité y est plus répandue, l'homosexualité est fréquente chez les animaux, et insiste sur la relativité du concept de normalité statistique ou morale, qui varie beaucoup d'une culture à l'autre, d'une époque à l'autre. Il y a 60 ans, par exemple, la pratique du cunnilingus était considérée comme anormale par une majorité d'Occidentaux, ce qui n'est plus le cas.

Doucet retient toutefois le concept de «normalité dite psychologique», selon lequel un «comportement sexuel normal chez les adultes est défini comme volontaire, consensuel et non exploiteur». Ça laisse plus de liberté, mettons.

Rejetant l'idée que l'homosexualité serait choisie ou attribuable à l'environnement de la personne, Doucet suggère plutôt des causes biologiques

(hormones et gènes). Sa démonstration est riche, mais ne saurait clore le débat.

Éducation, religion

On comprend, évidemment, que le professeur s'en prenne aux discours religieux sur le sujet, mais sa charge, à cet égard, arrive à contretemps. S'il n'y a que les croyants dogmatiques pour être homophobes, on peut penser que le problème, au Québec en tout cas (ailleurs, c'est autre chose), se réglera par attrition. Doucet met beaucoup d'œufs dans le panier de la lutte contre l'aveuglement religieux, comme si toute la bêtise du monde se résumait à cette cause. C'est court. Il y a des incroyants imbéciles et homophobes, et Raymond Gravel était prêt.

La leçon principale de Doucet, cela étant, reste essentielle. «Les homosexuels, écrit-il, ne souffrent jamais tant de leur homosexualité que de leur entourage qui ne les souffre pas.» Pour le faire comprendre, insiste-t-il, l'éducation sexuelle à l'école s'impose.

Collaborateur
Le Devoir

COMMENT L'ÉDUCATION
SEXUELLE PEUT RENDRE
PLUS INTELLIGENT
ORIENTATIONS SEXUELLES
ET HOMOPHOBIE
Patrick Doucet
Liber
Montréal, 2015, 200 pages

Du sexe et du genre

ISABELLE BOISCLAIR

Recueil de courts textes portant aussi bien sur les questions de biologie (*La part du gène*) que d'identité sociale (*La part du genre*), traitant également des phénomènes contemporains (*Des identités en mouvement*) et des débats qu'ils suscitent (*Combats et débats*), ce livre sera utile à tous ceux qui n'ont pas nécessairement le temps de plonger dans des essais plus pointus. Même si le concept de «genre» fait moins de vagues ici qu'en France, où il réactive des sensibilités réactionnaires, il reste important de s'informer, puisque cette question touche chacun d'entre nous. Faisant le point sur les connaissances actuelles, ce recueil saura répondre aux principales questions que l'on se pose en dehors des facultés de sciences humaines et sociales d'où ces savoirs proviennent. Et parce qu'il s'agit de courts textes, le livre trouvera aussi son usage dans les salles de classe du collégial, pour susciter des discussions et des ré-

flexions auprès de ceux que ces bouleversements touchent peut-être plus directement.

Quelle est la différence entre le sexe et le genre? Y a-t-il vraiment cinq déterminants de l'identité sexuelle — plutôt qu'un seul, «les chromosomes», comme on l'a longtemps cru? Les cerveaux sont-ils sexués? Qu'est-ce qui fait que nous devenons hétéro ou homo? Quel est le rôle de la sociabilité dans nos identités? Qu'est-ce qu'une identité trans? La masculinité est-elle (vraiment) menacée? À ces questions et à beaucoup d'autres encore, on trouvera, sinon des réponses, du moins des pistes de réflexion dans ce recueil.

Collaboration spéciale
Le Devoir

MASCULIN-FÉMININ PLURIEL
Sous la direction de Martine Fournier
Éditions Sciences humaines
Auxerre, 2014, 263 pages

Prise de parole

VÉRONIQUE-MARIE KAYE
Marjorie Chalifoux | Roman

Les années 1950.
Marjorie Chalifoux, jeune couturière rangée et timide, est sur le point de vivre la semaine la plus folle de sa vie.

En librairie le 24 février

Venez rencontrer Véronique-Marie Kaye au Salon du livre de l'Outaouais, stand 215.

www.prisedeparole.ca
ISBN 978-2-89423-940-7, 22,95 \$ + 16,99 \$

ESSAIS

Ce qui ne va pas à l'école

LOUIS CORNELIER



Le renouveau pédagogique n'a pas fait de miracles. Sans être la catastrophe que certains annonçaient et diagnostiquent aujourd'hui, cette réforme, il faut le reconnaître, n'a pas rempli ses promesses. C'était couru, évidemment. Pour qu'il en soit autrement, il aurait fallu que la cause principale des problèmes scolaires se trouve dans les méthodes pédagogiques puisque ce sont elles que la réforme s'est attachée à transformer. Or, ce diagnostic reposait sur du vent. Sur la base de recherches aux fondements douteux, on a décrété les méthodes traditionnelles (enseignement magistral, dictées) périmées, on en a fait la cause des ratés de l'école et on a donc cru que les changer nous rapprocherait de l'éden scolaire. Tant de mauvaise science et de simplisme réflexif ne pouvait donner de bons résultats.

L'échec scolaire, c'est une évidence, ne prend pas d'abord sa source à l'école, mais à la maison, c'est-à-dire dans la société. La pauvreté socio-économique de l'environnement d'un enfant, qui s'accompagne malheureusement trop souvent d'une pauvreté culturelle, est la cause première des difficultés scolaires. La réforme, on le devine, n'avait pas de prise là-dessus. L'école ne peut pas être meilleure que la société dont elle émane. Or, cette société tolère la pauvreté relative, est trop souvent indifférente à la culture autre que divertissante et valorise plus les diplômés que le savoir. Que peut l'école, dans ce contexte ?

Vain débat

À l'origine, la réforme visait deux objectifs : accorder la priorité aux matières essentielles (français et mathématiques, notamment) et leur donner du sens, pour motiver les élèves. C'était une bonne vieille idée. L'enseignement des mathématiques et des sciences, par exemple, est rarement incarné. On manipule des chiffres, on résout des problèmes, mais on ne sait rien du contexte historique et humain de ces opérations (d'où ça vient, pourquoi ça existe?) et de leur pertinence à l'extérieur de l'école (à quoi ça sert?). La réforme, au départ, voulait corriger ces abstractions démotivantes.

Ce bel élan initial s'est toutefois perdu dans un vain débat entre les partisans des connaissances et ceux des compétences et dans un procès des méthodes traditionnelles,



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Dans l'essai *Péril scolaire*, Tania Longpré diagnostique « les dix maux de l'éducation au Québec ».

remplacées par des expérimentations pédagogiques et des ordinateurs. Il fallait, désormais, apprendre à apprendre, dans une presque indifférence à ce qu'on apprenait. La solution, pourtant, était simple : les compétences (savoir lire, écrire, compter, penser) ne peuvent naître que de connaissances transmises (et non découvertes) que l'on s'approprie. Par conséquent, une bonne réforme aurait conservé les méthodes traditionnelles, en insistant sur le sens à donner aux savoirs.

Dans *Péril scolaire*, un essai dans lequel elle diagnostique « les dix maux de l'éducation au Québec », Tania Longpré abonde en ce sens. « Je persiste à croire, écrit-elle, qu'il faut combiner les deux approches [connaissances et compétences] : l'enseignant doit assurément animer sa classe de manière à engager les élèves, mais il doit le faire en transmettant des connaissances. »

Elle mentionne, plus loin, que « la culture générale doit être remise sur un piédestal » et que, dans cette mission, rien ne peut remplacer un enseignant lui-même cultivé, spécialiste de sa matière et non seulement de la pédagogie, et versé dans l'art oratoire. L'enseignement est une relation humaine, un art de la transmission des connaissances, et non une science qui donne des

fruits quand elle est assistée par ordinateur.

Des solutions pratiques

Enseignante en francisation aux adultes immigrants à Montréal, Longpré, qui est aussi blogueuse au *Journal de Montréal*, privilégie une approche pratique dans cet essai. On aurait d'ailleurs souhaité, parfois, plus d'élevation théorique dans le propos. Répéter des opinions ne suffit pas à leur donner plus de profondeur et en appeler au « gros bon sens » n'est certes pas une manifestation de finesse argumentative. Longpré, de plus, n'évite pas toujours de reprendre des idées reçues, notamment celle voulant que l'école privée soit un modèle de rigueur et de discipline (c'est faux) et celle selon laquelle les bons élèves, qui s'ennuient dans des classes trop faibles, deviennent souvent perturbateurs.

Forte de son expérience de terrain, Longpré propose toutefois des solutions intéressantes, connues, mais négligées : permettre aux détenteurs d'un bac spécialisé d'enseigner après un certificat d'un an en pédagogie (pour rehausser le niveau culturel du corps enseignant), inciter les parents et les directions d'école à appuyer les enseignants au lieu de les contester, étendre la loi 101 aux garderies afin de permettre aux enfants allophones d'avoir une connais-

sance du français avant d'entrer à l'école, imposer la francisation aux adultes immigrants pour qu'ils puissent collaborer avec l'école à l'éducation de leurs enfants, instaurer une vraie laïcité dans le système scolaire, rejeter l'application systématique de l'anglais intensif en 6^e année et améliorer les conditions de travail des enseignants (précarité, changements fréquents d'école). L'idée, empruntée à Mario Dumont, d'abolir les commissions scolaires et de rendre chaque école autonome mérite réflexion, mais comporte des dangers (marchandisation de l'éducation et concurrence entre établissements) qui la rendent, pour le moment, non souhaitable.

Il serait illusoire de croire possible de régler les problèmes de l'école en agissant uniquement à l'école. Ce n'est pas une raison pour ne pas essayer d'améliorer cette institution vitale, ce qui passe, n'ayons pas peur de le dire, par un refus du bazar pseudo-progressiste et par un retour éclairé aux sources culturelles.

louisco@sympatico.ca

PÉRIL SCOLAIRE
LES DIX MAUX DE L'ÉDUCATION AU QUÉBEC
Tania Longpré
Stanké
Montréal, 2015, 160 pages

Louis Bernard dans l'espoir du pays

Pour lui, l'indépendance découle de la Révolution tranquille et compte plus que le pouvoir

MICHEL LAPIERRE

Depuis au moins 15 ans, certains intellectuels québécois, surtout parmi les historiens, minimisent l'importance de la Révolution tranquille. Louis Bernard, l'influent haut fonctionnaire qui l'a vécue, pense autrement. Dans ses entretiens avec la politologue Michel Sarra-Bournet, il insiste : « c'était le jour et la nuit » entre l'esprit qu'elle créait et celui du passé. Il la voit comme une « vraie révolution », une « casure », une « libération ».

Né à Montréal en 1937, Bernard, après avoir obtenu en 1964 un doctorat en droit administratif de l'Université de Londres, entre dans la fonction publique québécoise, aux Affaires fédérales-provinciales, en devenant conseiller du premier ministre libéral Jean Lesage. Dans le même domaine, il conseillera, de 1966 à 1970, les successeurs unionistes de celui-ci : Daniel Johnson et Jean-Jacques Bertrand.

Pour montrer à quel point la Révolution tranquille était

nécessaire, Bernard souligne le « rattrapage » que le Québec a dû faire en s'inspirant notamment de l'Ontario. S'imposaient, entre autres, la création d'une fonction publique de carrière, non plus formée seulement au gré des élus, la présence déterminante de l'État dans les affaires sociales, les hôpitaux et les écoles, la nationalisation de l'électricité.

À l'opposé de quelques historiens ultraconservateurs d'aujourd'hui, Bernard rappelle l'ouverture quasi unanime des élites de l'époque au changement. Il signale que « la conversion de l'Union nationale aux valeurs et aux façons de faire de la Révolution tranquille », déclenchée par un gouvernement libéral, « a permis à celle-ci de vraiment s'implanter ».

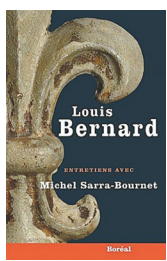
Il montre que le mouvement indépendantiste sérieux découle de cette révolution : « On s'est aperçu que le fédéralisme constituait une limitation des

capacités de l'État du Québec », ce moteur réinventé du progrès national. Dès l'élection des sept premiers députés péquistes en 1970, Bernard, homme de conviction, avait d'ailleurs couru le risque de quitter la fonction publique temporairement pour servir l'audacieux parti souverainiste qui ne constituait même pas l'opposition officielle.

Lévesque et la loi 101

À la suite de la victoire électorale du PQ en 1976, il est devenu le chef de cabinet de René Lévesque et a convaincu le nouveau premier ministre de la nécessité d'adopter la Charte de la langue française. Admirateur absolu de Lévesque, Bernard déclare, dans ses entretiens avec Sarra-Bournet : « Je peux témoigner que M. Lévesque a été favorable dès le départ à la loi 101. »

Cela contredit pourtant ce que Camille Laurin, le promoteur de cette loi, affirma en 1998



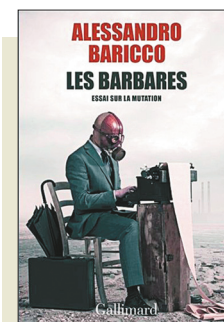
à son biographe Jean-Claude Picard : « J'ai eu beaucoup de difficultés à convaincre M. Lévesque, qui estimait que plusieurs éléments du projet étaient excessifs, comme l'affichage unilingue. » Le silence que Bernard garde sur les profondes hésitations de Lévesque ne doit toutefois pas laisser croire à une faiblesse de la conviction indépendantiste du conseiller retraité.

L'ancienne éminence grise du PQ pense que ce parti doit n'être rien d'autre que le moyen démocratique d'accéder à l'indépendance. Il ose même dire : « L'expérience montre que l'exercice du pouvoir n'est pas, en soi, propice à faire avancer la cause de la souveraineté. » Bernard aura consacré sa vie non pas tant à servir le pouvoir qu'à ouvrir le chemin de la liberté.

Collaborateur
Le Devoir

LOUIS BERNARD
ENTRETIENS
Michel Sarra-Bournet
Boréal
Montréal, 2015, 304 pages

LA VITRINE

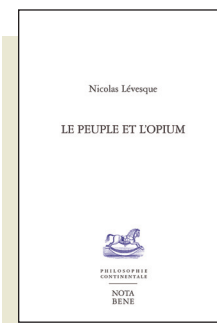


ESSAI

LES BARBARES
ESSAI SUR LA MUTATION
Alessandro Baricco
Gallimard
Paris, 2014, 230 pages

Pas de doute, si Jacques Languirand — dont on s'ennuie parfois de la folie délinquante et de l'extravagance lucide — était encore à la barre de l'émission pour noctambules *Par quatre chemins*, il aurait sans doute fait beaucoup de place à ce bouquin de Baricco, essai plus qu'impressionniste sur un monde en profonde transformation, qui parfois déstabilise les poètes et les anciens. L'objet réunit dans un tout les chroniques hebdomadaires publiées en 2006 par l'auteur de *Soie* (Folio) dans les pages du quotidien italien *La Repubblica*. La forme est libre, littéraire et romantique. Il y ausculte les saccages visibles, selon lui, induits par tous ces barbares, adeptes de la mutation aveugle, dont on peine à voir le visage. Désacralisation du présent et culte de la laïcité, dictature du numérique, contamination du livre par le vide et l'urgence, compromission écono-médiatique et exode rural... la réflexion, superficielle, est disparate. Elle se termine aussi sur la Grande Muraille de Chine, symbole de la résistance aux barbares, où l'auteur est allé pour poser la conclusion de ce projet d'autopsie de son époque. Autopsie qui ne peut que convaincre les convaincus, et laisser un brin insensible tous les autres.

Fabien Deglise

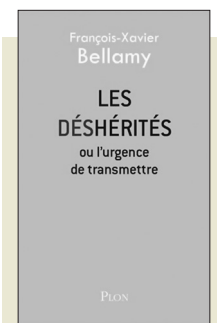


RÉFLEXIONS

LE PEUPLE ET L'OPIUM
Nicolas Lévesque
Nota bene
Montréal, 2015, 154 pages

Psychanalyste et écrivain, Nicolas Lévesque fait partie, selon ses propres termes, de ces « oiseaux rares qui mélangent la psychanalyse, la littérature, la déconstruction, la politique et l'économie ». Principalement inspiré par les œuvres de Marx, de Nietzsche et de Freud, l'essayiste, dans cet ouvrage composé de 40 fragments, revendique « la liberté de s'égarer et de tituber », de penser « à tâtons », en essayant de saisir « la tension entre la pensée et l'action ». Le cœur de ses divagations demeure insaisissable. Abordant la quarantaine, Lévesque semble chercher un équilibre entre une lucidité adulte et un élan contestataire juvénile, plaide, avec Pierre Vadeboncoeur, pour un activisme nourri de littérature et de philosophie, pour la nécessité, individuelle et collective, d'assumer un héritage culturel afin d'ouvrir l'avenir. Partisan de l'indépendance du Québec, qu'il défend dans une logique psychanalytique, de la justice sociale et de la souveraineté individuelle, Lévesque, à tous égards, se complait dans une pensée impressionniste et évanescence, qui fait peu de cas de la clarté argumentative. Comme du Derrida, ce n'est pas toujours sans charme, mais c'est souvent vaseux.

Louis Cornéliier



ÉDUCATION/PHILOSOPHIE

LES DSHÉRITÉES
OU L'URGENCE DE TRANSMETTRE
François-Xavier Bellamy
Plon
Paris, 2014, 216 pages

Pour lire un magistral plaidoyer pour la nécessité de la transmission des connaissances à l'école, il faut se plonger dans cet essai d'un jeune philosophe français de 29 ans. Après avoir brillamment démontré, en analysant les œuvres de Descartes, de Rousseau et de Bourdieu, que le rejet de la transmission culturelle — au nom du sujet autoconstructeur de son savoir, du respect de la bonne nature humaine ou du relativisme culturel — est une tendance forte du projet moderne, Bellamy illustre les impasses de ce courant, dont est issue l'approche par compétences. Le philosophe plaide plutôt pour une anthropologie selon laquelle l'humain est un être de médiation, qui ne peut devenir authentiquement lui-même qu'en passant par l'héritage culturel que lui transmettent les autres. Eloge de la lecture, du livre et de l'enseignement traditionnel, critique de l'utopie numérique et défense des cultures nationales, cet essai est admirable. Œuvre d'un politicien près de la droite républicaine française, il contient aussi une critique de la théorie du genre.

Louis Cornéliier



THÉOLOGIE

DIEU EST AVEC VOUS...
(SOUS CERTAINES CONDITIONS)
Stéphanie Janicot
Albin Michel
Paris, 2015, 160 pages

Ce livre est charmant. Journaliste et romancière française née d'une mère juive et d'un père athée militant, Stéphanie Janicot a reçu une éducation catholique. « Si avec ça je ne m'étais posé aucune question sur Dieu, c'était à désespérer de son pouvoir en ce bas monde », écrit-elle. Dans cet essai très libre et non dénué d'humour, elle raconte, par de brefs portraits, sa vision d'un Dieu au-delà ou en deçà de la religion, d'un Dieu qu'elle ne trouve pas dans la Bible, ou si peu, d'un Dieu juif en ce qu'il a le sens de l'humour et s'acharne à mettre les siens à l'épreuve, d'un Dieu libre, compatible avec la science et qui est « sain » plutôt que saint. Janicot témoigne sérieusement, mais avec légèreté et style, d'une relation à Dieu qui flirte sans cesse, au quotidien, avec l'athéisme, une expérience exaltante que n'arrivent pas à saisir ceux qui croient avoir trouvé la réponse au mystère du monde.

Louis Cornéliier